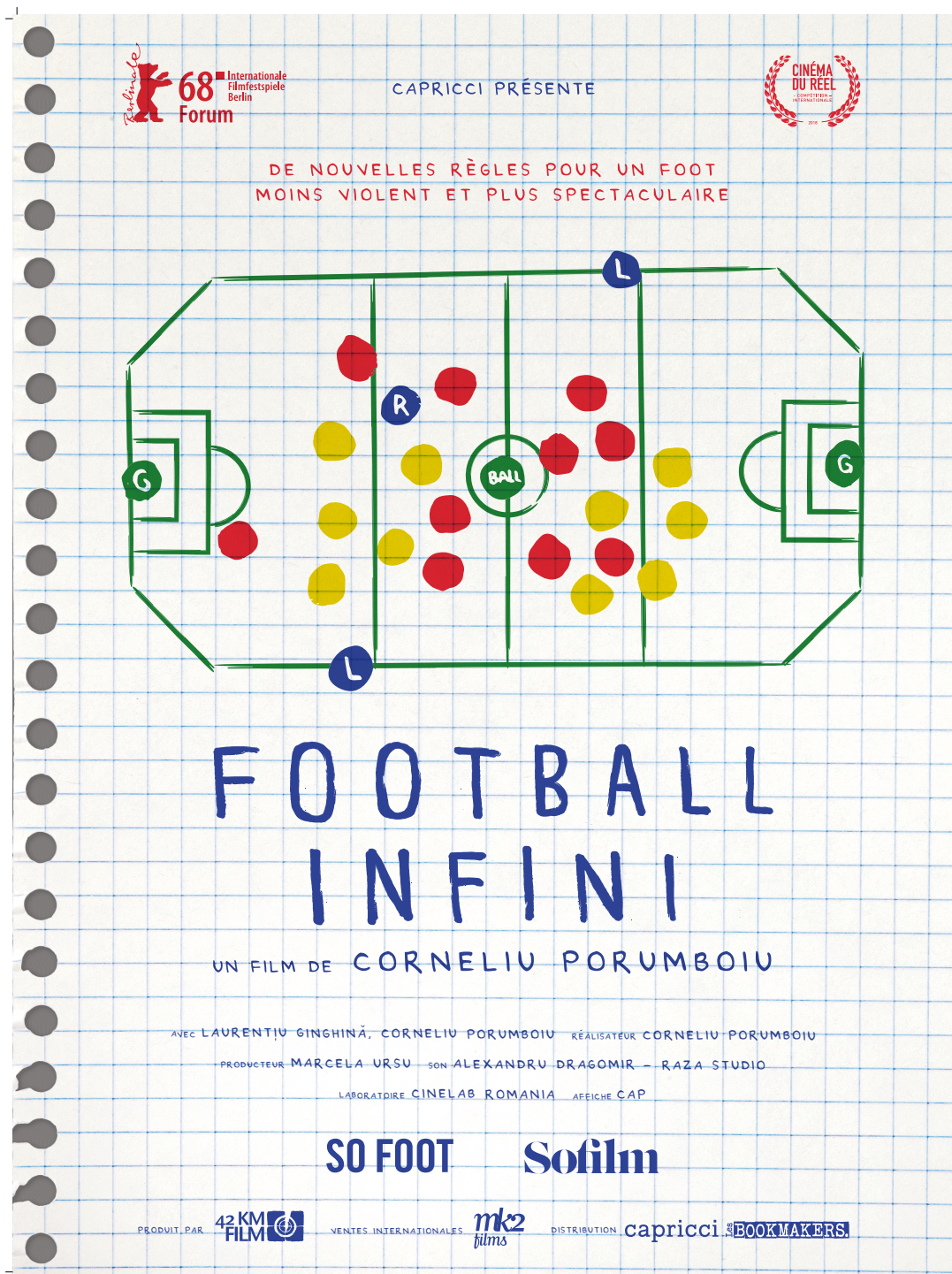


REVUE DE PRESSE

Sortie nationale – 06 Juin 2018



SOMMAIRE

PRESSE NATIONALE

LE MONDE.....	3
LIBERATION.....	4
LE CANARD ENCHAINE.....	5
TELERAMA.....	6
PARIS MATCH.....	7
GRAZIA.....	8
CAHIERS DU CINEMA.....	9
ETUDES CINEMA.....	13
POSITIF.....	15
PREMIERE.....	16
SOFILM.....	17
TROIS COULEURS.....	19
BANDE A PART.....	20

WEB

CRITIKAT.....	21
IL ETAIT UNE FOIS LE CINEMA.....	22
LET'S MOTIV.....	24
CHACUN CHERCHE SON CINEMA.....	25
LES FICHES CINEMA.....	25

Le ballon rond revu et corrigé à la roumaine

Le documentaire de Corneliu Porumboiu évoque, sur un mode burlesque, le combat d'un homme pour modifier les règles du foot

FOOTBALL INFINI

■■■■

A l'approche de la Coupe du monde, le documentaire *Football infini* se glisse dans l'actualité comme une pastille cocasse, sortant le ballon rond du barouf médiatique pour en faire un objet de rêverie. Son réalisateur, Corneliu Porumboiu (12:08 à l'est de Bucarest, *Le Trésor*), constitue un cas à part dans le paysage du cinéma roumain, celui d'un trublion stoïque dont l'humour pince-sans-rire insiste sur les défaillances du langage à dominer une réalité obstinément banale. Ses rares incursions dans le documentaire (deux à ce jour) concernent à chaque fois l'univers du football, sujet personnel puisque son père était arbitre professionnel. Dans *Match retour* (2014), père et fils commentaient, dans un dispositif assez aride, un match de 1988 enregistré à la télévision. *Football infini* revient de nouveau à Vaslui, ville natale du cinéaste, cette fois auprès d'un ami d'enfance, Laurențiu Ginghina, habité par une idée fixe : améliorer les règles du football ou fonder à sa place un nouveau sport plus équilibré.

Le film se présente comme une conversation entre le réalisateur et cet ami, haut fonctionnaire à la préfecture locale, qui entend ren-

dre le football moins agressif, en privilégiant la circulation du ballon sur celle des joueurs. Pour cela, il imagine plusieurs adaptations, comme biseauter les angles du terrain, parcelliser les équipes et la surface de jeu, interdire le franchissement de la ligne centrale, supprimer le hors-jeu... Mais le système de Laurențiu accumule tant et tant de contraintes qu'il révèle une vision purement théorique, voire délirante, du jeu. Une mise en situation avec de vrais joueurs, dans une salle de sport, dressera un constat sans appel : sa règle ne fonctionne pas, elle tendrait même à figer l'action. Mais Laurențiu n'en démord pas, replongeant de plus belle dans d'infinis aménagements.

Un itinéraire « bis »

Football infini sonde ainsi la folie douce d'un personnage, dont on devine qu'elle constitue sa seule échappatoire, sa seule béquille, dans une existence qui n'est pas celle dont il avait rêvé. Pourtant, Laurențiu n'a rien d'un hurluberlu : sa parole, claire et articulée, révèle un fonctionnaire instruit, cultivé, pondéré, jouissant d'une bonne position sociale. Le sujet du football dévoile pourtant, chez lui, un hiatus entre son aplomb naturel et l'extravagance du propos, une démesure dans sa prétention à réformer le sport

Le cinéaste entraîne l'exercice documentaire sur un versant drolatique, et forme avec son personnage une sorte de duo ahuri

le plus massivement populaire de la planète. C'est qu'à l'origine de cette obsession gît en fait un préjudice de jeunesse : une fracture causée par un tacle, au cours d'un match, ayant dégénéré en complications et provoqué une suite de déconvenues professionnelles. Depuis, la vie de Laurențiu a pris le tour d'un itinéraire bis, qui résonne avec une déception politique plus large, celle d'une génération postrévolutionnaire dont les espoirs se sont estompés avec l'adhésion de la Roumanie au libre-échange et aux traités européens.

Football infini parvient à saisir ce sentiment, sans prétendre être autre chose qu'un impromptu, aux airs désinvoltes de reportage tourné au débotté (Porumboiu poursuivant ici son travail sur les formes dégradées). En

apparaissant à l'image, le cinéaste entraîne l'exercice documentaire, d'ordinaire si sérieux, sur un versant drolatique, et forme avec son personnage une sorte de duo ahuri, l'un divaguant tandis que l'autre reste sceptique, sans jamais céder à la moquerie. C'est surtout l'ouverture et la souplesse de l'approche qui surprennent : la caméra ne reste pas rivée à son sujet, mais profite des imprévus qui viennent modifier le cours et la signification du projet. Comme cette irruption d'une vieille dame dans le bureau du fonctionnaire, venant réclamer, vingt-sept ans après la Révolution, la restitution de ses terres réquisitionnées sous le communisme. Ou cet aïeul surgissant au détour d'un plan pour offrir une vieille photo-souvenir à Porumboiu et dissenter avec passion sur la valeur des images.

Avec eux, *Football infini* s'ouvre à un questionnement plus large sur les ambivalences de la réalité, parfois si vertigineuses qu'elles peuvent renverser toute une vie. A quoi il faut bien opposer des projets délirants, comme celui de réinventer le football, pour lui donner, même artificiellement, un semblant de sens. ■

MATHIEU MACHERET

Documentaire roumain de Corneliu Porumboiu (1 h 10).

«Football infini», Roumanie sur la touche et balle au centre

Dans son documentaire sur un fonctionnaire roumain qui rêve de réinventer les règles du foot, le cinéaste Corneliu Porumboiu évoque en filigrane un pays en piteux état.

Le nouveau film du brillant cinéaste roumain Corneliu Porumboiu arrive à point nommé en France pour infléchir les spectateurs les plus réticents de la prochaine Coupe du monde, inaugurée dans dix jours en Russie, et tous ceux qui douteraient encore de ce qu'un match de football charrie et condense, pour qui sait y regarder, de modèles et représentations politiques, dramaturgiques, esthétiques, éthiques – autant de systèmes que de révolutions, de fictions que de flashes documentaires, d'hypothèses burlesques que de tragédies. Il n'y a qu'à voir dans *Football infini* (où il est souvent question de foot, mais aussi d'une infinité d'autres sujets) combien le sport et tout le reste ne cessent de se faire écho, tandis que le film investit l'intrication entre le projet impossible de réinventer en profondeur les règles du jeu le plus populaire sur Terre et l'itinéraire de vie du protagoniste de cette ambition.

Péroné. Celui-ci, Laurentiu Gînghină, est un fonctionnaire préfectoral d'une petite ville roumaine, où il partage depuis plus de vingt ans ses occupations entre un emploi d'administration routinier, des rêves d'Amérique en échec et une obsession née d'un accident survenu alors qu'il était adolescent. En juillet 1986, un tacle à la jambe droite sur un terrain de fortune lui vaut une fracture du péroné qui ressoudera mal, entravera son aspiration d'alors aux métiers sylvicoles et occasionnera plus tard une autre blessure sévère alors qu'il travaillait dans un atelier de sidérurgie. Gînghină en conçoit la conviction que ses os et sa vocation brisés ne le sont ni de sa responsabilité ni de celle de ses partenaires de jeu, mais trouvent leur

origine dans les règles, «mal faites», comme il n'a de cesse de le répéter à la caméra de Porumboiu. Aussi entreprend-il depuis lors de les rénover, même si, et ça le tracasse, «la Fifa ne laissera jamais faire ça», pour les rendre «meilleures», et ça l'obsède. Cela, dans le sens de réduire l'investissement physique des joueurs et de «libérer le ballon» – puisque «c'est lui, la star : la caméra le suit. Sans le ballon, malgré tout le talent du monde, tu ne seras que la vedette des pubs pour shampoings», juge-t-il malicieusement.

Cadastre. Abandon du terrain rectangulaire au profit d'une forme octogonale inspirée des philosophies orientales, suppression de la règle du hors-jeu, instauration de nouvelles délimitations sur la pelouse... Il raconte, en conteur placide, précis, prodigue en anecdotes évocatrices de mille choses, comment ses convictions en la matière ont fluctué au gré de la vie de frustrations qui lui était faite. Et à travers cette trajectoire où un cheminement intellectuel singulier se superpose à la banalité de ses expériences, c'est toutes les obsessions du cinéaste, avec lequel il converse à l'écran, qui affluent, de l'évocation des aberrants dysfonctionnements de la Roumanie post-communiste aux ondoiements de la mémoire dans l'imaginaire des lieux.

Sous les dehors de la petite forme du documentaire d'entretiens, joyeusement craquelée par des interruptions intempestives et les apories ironiques de son héros-conteur, *Football infini* brasse dans un même mouvement histoires de ballon et histoire contemporaine, conflits de cadastre et herméneutique de photo de mariage, science tactique et couvre-lits fleuris, pour assembler un fulgurant traité de politique au seul sens noble du terme. Soit comment règles et lois contraignent ou augmentent les possibles offerts à tout ce qui s'ébroue en leur sein – ballon, égaré shampoing ou garçon rêveur roumain.

JULIEN GESTER

FOOTBALL INFINI
de CORNELIU PORUMBOIU (1h10).

Football infini

Laurentiu Ginghina, taciturne fonctionnaire à Vaslui, en Roumanie, révolutionne toutes les nuits les règles du football avec le plus grand sérieux. Las, la confrontation de son dessein secret avec la réalité du terrain n'atteint pas exactement les sommets annoncés.

Ce documentaire de Corneliu Porumboiu tire sans élan le portrait décalé d'un obsédé du foot pas comme les autres, stratège puéril, sans ruse ni second degré, dont la vie et la personnalité touchent davantage que les idées fluctuantes. Un film à la limite du hors-jeu. — D. J.

TELERAMA

06 juin 2018

Critique lors de la sortie en salle le 05/06/2018 

Par Jacques Morice

La Coupe du monde de football arrive à grands pas. En l'attendant, on peut se gargariser des théories, originales — ou fumeuses, c'est selon —, de Laurentiu, haut fonctionnaire aussi fantasque que débonnaire, dans une petite ville roumaine. Ce grand frère d'un ami d'enfance de Corneliu Porumboiu a inventé de nouvelles règles pour rendre le foot encore plus attractif et rapide. Il les expose, tableau et schémas à l'appui. Le foot, que le cinéaste avait déjà traité dans *Match retour* (2014), est ici un prétexte pour faire le portrait pince-sans-rire et attachant d'un homme consciencieux, personnification probable d'une Roumanie blessée, aux multiples désillusions, mais toujours vaillante et gonflée d'espoir. Même mineur au regard des précédents films du réalisateur, ce documentaire dépasse, constamment, l'anecdote.

PARIS MATCH

06 juin 2018

La critique

Connu pour ses fictions («[Le Trésor](#)», «Policier, adjectif»), le réalisateur roumain Corneliu Porumboiu signe aussi des documentaires à la première personne. Cette fois-ci, il interroge un de ses amis, super-héros de bureau, fonctionnaire de jour, révolutionnaire du football la nuit. On rit beaucoup devant la naïveté de ce dernier à vouloir réinventer les règles du sport-roi, l'absurdité de certains concepts qu'il met en pratique lors d'un entraînement surréaliste, avant d'être saisi par la portée philosophique du film.

En inventant un nouveau football, le bureaucrate dribble ainsi l'ennui, dépasse la frustration d'une vie morne et marque contre la morosité. Devant la caméra de son ami, Laurentiu Ginhina s'offre aussi son moment de gloire warholien, lui qui rêvait d'une nouvelle vie en Amérique. On espère qu'un jour Marcelo Bielsa et Pep Guardiola (les meilleurs théoriciens du football, Ndlr) découvriront ce petit joyau.

GRAZIA

Corneliu Porumboiu, notre coup de coeur

Une autre voix des minorités était mise à l'honneur, l'artiste-chanteuse-performatrice brésilienne Linn da Quebrada, dans *Bixa Travesty*. En présentant leur film, les réalisateurs ont remercié les organisateurs de pouvoir montrer leur film dans "the most open minded city in the world" (la ville la plus ouverte d'esprit du monde). Autant vous dire que tout ce que Berlin compte comme avant-garde queer était venu vibrer au son des rythmes brésiliens. On parie nos babouches que Linn da va retarder son vol pour Sao Paulo.

Mais le plus beau documentaire vu jusqu'ici, on le doit à Corneliu Porumboiu, probablement le plus grand réalisateur du très prolifique cinéma roumain. Dans *Infinite Football*, Porumboiu est allé filmer le frère d'un ami d'enfance qui a inventé un nouveau sport en changeant les règles du football. Avec ce maigre postulat de départ, il réussit l'exploit de faire le 1er film de l'histoire qui pourrait à la fois faire la couv' de So Foot, So Film et SoCieté. Ça dure 70 minutes, moins qu'un match, dont la moitié sont des digressions, ça paraît presque rien comme toujours chez Porumboiu, mais c'est beau à pleurer. Game over.

Football infini de Corneliu Porumboiu

Pataphysique du terrain de foot

par Joachim Lepastier

Le football n'est pas qu'une question de vie ou de mort. C'est quelque chose de bien plus important que cela. » Le célèbre et controversé aphorisme de Bill Shankly, mythique entraîneur de Liverpool dans les années 60, vient trouver dans *Football infini* une résonance inattendue. Le film de Corneliu Porumboiu n'invoque pourtant ni génie du ballon rond, ni match de légende, ni schémas tactiques innovants, ni intuitions payantes de coaching, ni lecture sociétale ou géopolitique du sport. *Football infini* se débarrasse de la mythologie du foot pour écrire sa propre fable documentaire. Celle d'un modeste employé de préfecture en Roumanie, Laurentiu Ginghina, une vieille connaissance du cinéaste (tous les deux ont grandi à Vaslui, la ville de 12h08 à l'est de Bucarest) qui depuis plus de quinze ans réécrit, en secret, les règles du jeu le plus populaire de la planète. Comment et pourquoi s'attaquer à de telles tables de la loi ? La question ne trouve pas une seule réponse, mais une multitude de prolongements, y compris vers les plus hautes sphères mystiques et philosophiques. Celui qui cherchera dans *Football infini* des diagrammes guardiollesques, des méditations bielsiennes ou des aphorismes cruyffiens sera fatalement un peu déçu. En revanche, il aura trouvé, sans avoir été prévenu, une malicieuse et passionnante réflexion sur la règle et l'expérimentation, la justice et l'injustice, le credo et la vocation. Bien la preuve que « le football est bien plus important que cela ». En commençant à parler de foot, on finit par parler de tout.

« Une question de vie ou de mort », disait donc Shankly. En l'occurrence, la mort, Laurentiu l'a vu arriver par étapes : la première sur un terrain goudronné où il s'est pris un tacle assasin durant son

adolescence la deuxième après un accident du travail réveillant cette douleur à la cheville, et aux conséquences presque fatales. Seul, sur une route déserte, dans le froid rugueux de cet hiver roumain, Laurentiu doit rentrer chez lui, la jambe cassée. Il y passera presque la nuit et cherchera, jusqu'à aujourd'hui, à exorciser ce long voyage nocturne. Pour ce faire, autant revenir à la source du mal : en l'occurrence, le premier coup de crampon reçu au mollet. Les premiers instants de *Football infini* prennent ainsi la forme d'un pèlerinage, à la fois dérisoire et poignant, sur les « lieux du crime » – terrain en dur, aussi avenant qu'une cour de prison ; usine rouillée et abandonnée – qui réveillent le souvenir d'une Roumanie de pure grisaille, vestiges d'un « monde d'avant ». Il suffit à Porumboiu d'un discret champ / contrechamp entre le visage de Laurentiu sortant de l'usine et le paysage qui lui fait face, tous autant désolés l'un que l'autre, pour qu'éclate la noblesse compassionnelle du cinéaste. À l'autre bout du trajet, la saisissante conclusion du film, en un très lent travelling en vue subjective sur ce paysage, doublé d'une interprétation toute personnelle des textes sacrés (dans une veine étymologique pince-sans-rire qui rappelle la fin de *Policier, adjetif*) enfonce le clou du chemin de croix. Pour autant, le film n'aura eu de cesse de mettre à rude épreuve la croyance de son héros, mais sans doute est-ce aussi le meilleur moyen de chercher à lui rendre justice.

À l'instar du héros de *La Défense Loujine* de Nabokov qui transcrivait tout événement de sa vie en opérations propres au jeu d'échecs, Laurentiu traduit ainsi inconsciemment les étapes de sa vie en termes footballistiques. Si son parcours



est marqué du sceau de l'injustice (blessure originelle irréversible, puis plus tard, échec d'un exil américain), suffit-il de lui opposer des « règles plus justes » sur le pré du terrain de foot ? De même, le personnage n'est pas sans ambiguïtés. Sur le strict plan footballistique, sa proposition aboutit à une pure aporie : des nouvelles règles du foot qui ne sont rien d'autre que la transposition à taille réelle du baby-foot. En tronquant les angles du terrain et surtout en contraignant les joueurs à rester dans certaines zones, il n'y a plus que le ballon qui soit libre. Triomphe d'une conception strictement horizontale du jeu, fin des sur-nombres, des espaces entre les lignes, des perspectives libérées, des contre-attaques surprises et des chevauchées romantiques. L'absurde poétique touche à son apogée, avec un test en grandeur réelle qui vire à la scène de burlesque exaspéré. Avec cette invention d'un hyper-catenaccio, Laurentiu ne serait-il pas trop aveuglément amoureux des règlements édictés au nom du « bien » ou de la « justice » et étouffant toute velléité libératrice ? En d'autres termes, ne serait-il pas l'incarnation du

petit rouge bureaucrate du régime, un vestige du monde d'avant ? Pas si simple. C'est toute la force du film de laisser advenir l'interrogation sans y apporter de réponse définitive. On ne se débarrasse pas non plus si facilement du « monde d'avant » qui continue à déposer ses sédiments, comme l'atteste une scène de bureau, saisie à la volée, sur une question de propriété de terrain, toujours irrésolue depuis la fin du communisme (situation rappelant l'argument du *Trésor*).

La suprême élégance de *Football infini* tient dans son pari : prendre au sérieux une spéculation aberrante, et surtout ne pas la ridiculiser. Montrer, au contraire, que la démarche oriente le sens d'une vie. En l'occurrence, Laurentiu revendique une double vie. Lui-même se fantasme en Clark Kent : fonctionnaire anonyme et démiurge devant le *paperboard*. Le portrait filmé révèle encore d'autres strates de personnalité, faisant même porter à Laurentiu une destinée plus grande que sa propre personne. Petit fonctionnaire zélé et obsessionnel, comme une déclinaison contemporaine d'un personnage

de Gogol ? Figure d'humilié réclamant une « réparation » presque métaphysique sur son sort (comme un penalty de qualification arraché à la dernière minute) ? Bâtitteur d'utopie (voir les toutes dernières images, générique de dessin animé sur une jungle merveilleuse) ? Artiste involontaire ? Philosophe par accident ? Laurentiu est bien tout cela à la fois. Plus noble qu'un simple stratège de papier, il apparaît comme un anti-expert absolu dans un monde qui en regorge. C'est un être-question, un partenaire d'interrogation pour Porumboiu qui, avec cet emballant film-essai, entraîne encore davantage son cinéma vers les rives d'un insolite à la fois rusé et méditatif. *Frankly, Mr Shankly!*

FOOTBALL INFINI

Roumanie, 2018

Réalisation : Corneliu Porumboiu

Image : Tudor Mircea

Montage : Roxana Szal

Production : Marcela Ursu, 42 km Film

Distribution : Capricci

Durée : 1h10

Sortie : 6 juin

But de Sisyphe

Entretien avec Corneliu Porumboiu



Laurentiu Ginghina et Corneliu Porumboiu dans *Football infini*.

De passage à Bucarest (cf. Journal), la visite à Corneliu Porumboiu s'imposait. Dans son magnifique atelier Art déco, où se situent les locaux de sa société de production 42 km film, nous avons évoqué *Football infini*, juste avant qu'il ne s'envole le soir pour Singapour. Là-bas, se sont déroulés les derniers jours de tournage de sa prochaine fiction, *Gomera*, également située entre la Roumanie et les Canaries.

Comment est née l'idée de *Football infini*?

Le frère de Laurentiu est un vieil ami de lycée. Il m'avait déjà parlé des recherches de son frère sur le «nouveau foot», il y a quinze ans. Je lui avais répondu : «*Bonne chance !*» Puis quand je l'ai revu récemment, il m'a dit que son frère y travaillait encore. S'il faisait ça depuis aussi longtemps, il y avait donc quelque chose derrière. Quelle était cette obsession ? Je l'ai

rappelé le lendemain pour lui poser quelques questions. Puis il m'a envoyé des textes par mail, mais je ne voulais pas trop rentrer dans le détail de ces nouvelles règles qu'il avait inventées – comme je suis un fan de foot, je me suis dit que ça allait péter ! J'ai donc préféré lui dire que je venais avec une toute petite équipe pour tourner quelque chose, qu'on verrait si ça marche, et si ça valait la peine de continuer. Je suis parti à Vaslui avec deux opérateurs et un ingénieur du son. Nous avons tourné six jours, puis j'ai monté. J'y suis retourné deux jours, puis six mois après, nous avons écrit le texte final. Quand j'étais là-bas, Laurentiu s'est montré d'une sincérité débordante, mais c'est aussi à cause du fait qu'il avait travaillé plus de vingt ans sur cette chose sans pouvoir vraiment en parler, sans avoir de partenaires de dialogue.

Le documentaire vous permet d'explorer de façon différente des éléments déjà présents dans vos fictions. Par exemple, le monologue final avec tout le travail sur le sens des mots, entre en résonance avec la fin de *Pollcier*, adjectif.

Je cherche une autre voie dans ce format documentaire. Sur mes fictions, je crée beaucoup sur le plateau, mais derrière, il y a une écriture qui a duré trois ans, de longues étapes de casting que j'utilise comme des vérifications du texte, puis encore des répétitions. Dans le format documentaire, j'essaie d'être beaucoup plus libre et de m'adapter. Les sujets nous choisissent. Dans *Football infini*, il y a aussi le rapport de la petite histoire et de la grande histoire de la révolution, comme dans *12h08 à l'est de Bucarest*. Ce qui m'a attiré, c'est comment Laurentiu a intégré des événements personnels dans une lecture du sport. Je l'ai vu davantage comme

un artiste que comme un commentateur de sport. Il a construit son univers, son territoire. Ça résonne très fort avec son rêve de partir. Ça m'a beaucoup touché. À travers le foot, il dessine une utopie. Il a construit sa vie intérieure en dehors de ses horaires de fonctionnaire. Ça dit aussi beaucoup de la société, pourquoi elle n'est pas plus active.

Est-ce qu'il revendique sa démarche artistique ?

Non, mais il a encore changé les règles. Il m'a envoyé de nouveaux textes pendant que j'étais en tournage. Grâce au film, il échange avec un correspondant italien. Il a trouvé des partenaires, et il est assez déterminé pour continuer. C'est son espace. C'est pour ça que ça s'appelle *Football infini*, parce que sa recherche ne s'arrête jamais. Mais si demain on devait jouer au foot selon ses règles, ça ne l'intéresserait plus. Ça, ça me ressemble un peu. Chaque film est généré par quelque chose que je n'ai pas accompli sur le précédent.

Les grands entraîneurs transmettent une vision du monde à travers leur conception du jeu. Est-ce que Laurentiu se situe dans les mêmes sphères ?

Non, en fait il ne connaît pas vraiment le foot. Mais très peu de gens connaissent vraiment le foot. Pour bien le connaître, il faut être immergé dans le milieu, comme mon père, qui était arbitre. Aujourd'hui les spectateurs demandent du spectacle et une exécution de très haut niveau, quelque chose que tu ne réussiras jamais, même si tu essaies mille fois. On a juste un rapport au geste, pas à la tactique. Laurentiu, lui, a sa perspective. Il est intéressant par ce qu'il questionne. Alors que pour moi, il ne faut pas toucher aux règles. C'est comme la religion. Donc ça pose question.

Vos personnages sont souvent des gens ordinaires qui se rêvent un destin de héros ou de super-héros. Dans *Le Trésor*, il s'imaginer Robin des Bois. Là, il est Clark Kent.

Laurentiu a voulu aller en Amérique. C'est assez courant en Roumanie. Nous sommes dans une culture marginale, entre l'Orient et l'Occident. Beaucoup de gens rêvent d'être plus grands qu'ils ne sont. C'est un syndrome de la marginalité et c'est assez profond dans notre culture. Les gens se comparent beaucoup. Les films roumains sont toujours

comparés au cinéma américain, qui n'en a rien à faire des films roumains. On nous demande toujours quand on sera capable de faire des films comme les Américains (*rires*). En Roumanie, je me suis toujours intéressé au rapport entre la province et le centre, comme chez Tchekhov ou Gogol. Les héros sont des provinciaux qui se rapportent toujours à la capitale. Mais le centre est toujours ailleurs. Si tu es à Vaslui, le centre est à Bucarest. Si tu es à Bucarest, le centre est à Paris ou New York.

Pour vous, Laurentiu porte l'idée du destin de la Roumanie ?

Oui. J'avais 14 ans au moment de la révolution et je me disais que tout était possible. C'est un sentiment très fort dans notre génération : tout peut changer, on peut même accéder au paradis, alors qu'on pensait que la société était très réglée. Laurentiu fait part de ses réflexions sur les États-Unis ou l'Europe avec un point de vue parfois assez pertinent. La grande Histoire, son histoire personnelle, et ses règles du jeu marchent ensemble. Quand j'ai construit le film, je ne voulais pas commencer avec une exposition classique sur un personnage au bureau. Mais ensuite, la scène de la préfecture est arrivée comme ça, et elle évoque aussi la question du territoire et du jeu. Ça résonnait avec l'idée que Laurentiu doit régler les choses, qu'il doit attribuer à chacun une part de terrain, de territoire, alors que les lois de propriété en Roumanie se sont contredites selon les époques.

Connaissez-vous le côté mystique de Laurentiu ?

Il en a parlé de lui-même. J'étais obsédé par ce long chemin du retour qu'il a fait, tout seul dans la nuit, avec la jambe cassée. Dans sa solitude, il a quelque chose de Sisyphe. Et quand il parle, le fait qu'il soit seul revient beaucoup. Sur le tournage, en parlant avec le chef opérateur, je me demandais comment reproduire ce moment d'absolue solitude, où il aurait pu mourir. Nous avons trouvé cette solution technique du travelling ralenti, dans les moments où il n'y avait aucune voiture sur la route. Après avoir filmé cette route, nous avons parlé et nous sommes arrivés sur cette discussion, où il questionne les mots exacts de la Bible.

Est-ce qu'il y a des rapports entre la dramaturgie du foot et celle du cinéma ?

J'y avais réfléchi, surtout à propos de mon autre documentaire, *Match retour*. Mon père était arbitre et me disait que dans les quinze premières minutes du match, c'était à lui de déterminer les règles du jeu, de le laisser plus libre. C'est quelque chose que je fais aussi au cinéma. Le premier acte : les quinze premières minutes. Là, tu vois la façon dont les choses se mettent en place, même si tu as fait des erreurs, tu laisses le jeu libre. J'ai beaucoup aimé parler de ça avec lui. C'est aussi valable pour le travail avec les acteurs, comment tu construis le film avec eux. Est-ce que tu es avec eux ? Est-ce que tu es un dieu ou un arbitre ?

Comment se traduit l'importance de ce premier acte ?

Ça commence dès l'écriture, mais ça se joue aussi beaucoup au tournage. Je me retourne beaucoup sur l'écriture du premier acte. Même si j'ai un traitement, je reviens toujours beaucoup sur le premier acte. J'attends aussi que mes personnages me bougent un peu.

Après *Gomera*, la fiction que vous tournez en ce moment, avez-vous d'autres projets de documentaires légers tels que *Match retour* et *Football infini* ? D'autres films sur le foot ?

J'en ai un, mais pour l'instant c'est juste une idée. J'ai joué au foot jusqu'à 16 ans, et j'ai un projet autour des retrouvailles avec mes anciens coéquipiers. Le sujet vient vers moi. Ça m'intéresse. Produire ces espèces d'objets, ça m'aide beaucoup dans mon travail. Faire des films en petite équipe, être plus proches des personnages, passer plus de temps avec eux, ne pas avoir de rôle. Alors que sur les fictions, je passe beaucoup de temps à écrire un scénario et à le financer, alors que *Football infini* je l'ai produit avec l'argent de ma société. Mais pour moi, ces documentaires très légers sont comme les films de fiction. C'est une autre façon de m'exprimer, et j'aimerais beaucoup continuer. C'est viscéral. Tu as envie de dire quelque chose, tu trouves les idées et tu peux jouer autour. Ce n'est pas un cadre très réglé comme avec les fonds du cinéma européen aujourd'hui.

C'est comme un jeu dont vous inventez les règles...

Oui, c'est possible (*rires*). Ce sont mes risques.

Entretien réalisé par Joachim Lepastier à Bucarest, le 27 avril.

ETUDES CINEMA

Juin 2018

Jouer avec les lignes

Football infini, de **Corneliu Porumboiu**, documentaire roumain (1 h 10).

• Sortie le 6 juin

L'empire de la perfection, de **Julien Faraut**, documentaire français (1 h 30).

• Sortie le 11 juillet

■ Fils du peintre abstrait Eugène-Nestor de Kermadec, lui-même joueur de deuxième série puis arbitre à Roland Garros, Gil de Kermadec fut dans les années 1960 le premier directeur technique de la Fédération française de tennis. À ce titre, il initia une série de films à vocation didactique.

FILMS

D'abord constituée comme un répertoire de gestes canoniques, celle-ci va évoluer vers le portrait. De l'une à l'autre manière, c'est une approche du corps et du sport radicalement différente qui se fait jour. À la valorisation de l'imitation et de la discipline, en un mot de l'académisme, succède une attention pour les singularités, voire l'anticonformisme. C'est ainsi au bouillonnant John McEnroe, alors numéro Un mondial depuis quatre ans, que Kermadec consacre en 1985 le dernier opus de sa collection. Essentiellement constitué des rushs de ce film, *L'empire de la perfection* de Julien Faraut est le terrain d'une passionnante confrontation entre mise en jeu et mise en scène.

Comment la caméra peut-elle extraire du corps du champion un savoir positif, c'est-à-dire à la fois transmissible et reproductible ? C'est à ce problème, hérité des recherches sur la décomposition du mouvement d'Étienne-Jules Marey et de Georges Demenÿ, que s'attellent Kermadec puis Faraut. Malgré le style si peu orthodoxe de McEnroe, ils n'ont pas renoncé en effet à en offrir l'analyse. Tandis que le premier use du ralenti, du commentaire, de la variété des angles de prise de vue ainsi que des ressources alors rudimentaires de l'informatique, modélisant par exemple le service de McEnroe en d'étonnantes images qui ne sont pas sans évoquer les spéculations picturales de son père, le second multiplie les approches, abandonnant peu à peu la physiologie pour s'aventurer sur le terrain de la psychologie ou de la dramaturgie. Si *L'empire de la perfection* souffre d'un risque de dispersion, ce n'est que dans la mesure où il se confronte à l'irréductibilité de son sujet, particulièrement rétif à se laisser saisir par les micros et les caméras. Se révèle petit à petit un paradoxe : la célébration des individualités aura, contre la discipline sportive elle-même, permis au tennis d'acquérir une aura inédite. Plus qu'une technique, le sport devient un art, peut-être un mystère.

Réalisé par le cinéaste roumain Corneliu Porumboiu, notamment auteur des remarquables *12h08 à l'est de Bucarest* (2007) et *Policier, adjectif* (2010), *Football infini* développe au contraire une vision du jeu détachée de ses agents. Pour Laurentiu Ghingina, ami d'enfance du cinéaste et petit fonctionnaire dont le projet n'est rien moins que de réinventer les règles du sport le plus populaire au monde, la balle l'emporte sur les joueurs. Victime d'un tacle sévère alors qu'il était adolescent, il rêve de donner au football une fluidité et une harmonie nouvelles. S'il faut attendre près de 45 minutes pour enfin voir un ballon rouler, c'est que *Football infini* fait avant tout du sport le lieu d'une recherche politique. C'est un autre type de rapports, moins basés sur la performance individuelle ou la confrontation entre groupes, que Ghingina essaie de développer. Il a beau arrondir les angles et subdiviser le terrain, la logique du jeu échappe cependant à son désir de réforme.

En ce sens, *Football infini* pourrait bien remettre en scène la sempiternelle opposition entre la théorie et la pratique. Dans son grand rêve d'un jeu devenu quasiment liquide à force de fluidité, Ghingina recrée

d'ailleurs malgré lui une stratification qui, à bien des égards, rappelle la bureaucratie dans laquelle il est pris. Entre la méticulosité de ses descriptions et la candeur qui traverse parfois son regard clair comme un nuage d'été, flotte néanmoins un trouble salutaire. À l'heure où le football n'incarne pratiquement plus que la pointe la plus avancée du capitalisme, et où à chaque nom de stade ou de division s'accroche celui d'une marque, il nous rappelle la dimension hétérotopique du sport. Monde dans le monde, il ne vaut que comme cette découpe d'espace et de temps capable de faire surgir d'autres modèles d'existence, d'autres idées de la vie.

■ Raphaël Nieuwjaer

ACTUALITÉ

Football infini

Un rectangle en forme de caverne

FABIEN BAUMANN



Même le plus fan de foot des spectateurs ne comprendra plus rien

En fait, ce n'est presque pas un film sur le football. Son sujet, c'est Platon. Dans *12 h 08 à l'est de Bucarest* (2006), l'animateur d'une chaîne de télé provinciale invoquait pompeusement l'allégorie de la caverne avant d'aller présenter une émission qui virait au désastre. Dans *Policier, adjectif* (2009), un commissaire se piquait de maïeutique devant ses subalternes circonspects. Le héros de *Football infini*, dans le lent travelling ému qui précède le générique de fin, s'en réfère encore au livre VII de *La République*, tandis que l'écran déroule le gris ruban d'une route goudronnée, chemin paradoxal vers la vérité. L'image, pour Platon, est toujours trompeuse, corruption de la chose en soi. Le cinéma de Corneliu Porumboiu, depuis toujours, ne met en scène que cette corruption. Dans *12 h 08...*, l'émission télévisuelle filmée finissait par faire corps avec le film lui-même. Dans *Policier...*, la souricière finale montée pour appréhender le plus inoffensif des fourgues roumains n'était jamais montrée, mais uniquement dessinée au tableau noir. Dans *Match retour* (2014), la vidéo du match que commentaient le réalisateur et son arbitre de père coïncidait entièrement avec la matière filmique projetée. *Football infini* enchâsse une énième fois des rectangles les uns dans les autres : il y a le terrain de football, que chacun a en tête ; l'écran de cinéma sur lequel se projette le film ; dans cet écran, un monsieur qui s'escrime, devant un tableau et des jetons, à nous expliquer comment on pourrait changer avec profit les règles du football... On verra aussi un vrai terrain en salle, avec des footballeurs à gros mollets à la place des jetons et de la peinture qui s'écaille à la place des lignes ; et pour finir une feuille de papier surchargée de tant de traits rectilignes que même Porumboiu et même le plus fan de foot des spectateurs n'y comprendront plus rien !

Toute la drôlerie de ce documentaire tient à la mise en abyme de son échec. Son protagoniste entend, par une modification des lois du jeu, donner plus de liberté au ballon de football. Mais plus sa créativité conçoit de règles superposées les unes

aux autres, plus le jeu sera d'évidence contraint, et plus le film lui-même s'enlise. Or ce sont ces moments d'enlissement que traque en souriant l'ironique Porumboiu : l'irruption par la droite du cadre, en pleine ronronnante interview, d'une remarquable mémé roumaine de 92 ans ; un téléphone qui sonne sur le banc des coaches et chacun qui tâte sa poche ; une croûte au mur, d'une laideur *seventies* baroque, devant laquelle un intellectuel septuagénaire farfelu tient un discours parfaitement cohérent... Alors, parce que Porumboiu est un grand cinéaste, s'infiltrent là, par les bords du cadre, quelques traits de la Roumanie contemporaine. Un plan-séquence macabre, dans un atelier à l'abandon où rouillent de féroces machines-outils, fait résonner avec pudeur le temps lointain des grandes douleurs. Un clin d'œil à Superman, quelques phrases sur l'Amérique et l'Europe disent les espoirs et désillusions d'une génération qui a peut-être trop cru à sa Révolution...

Corneliu Porumboiu invite à une maïeutique cinématographique de l'écart spontané, du ratage fertile. C'est une seconde avant la photo de mariage que se prend la juste photo des mariés et de leurs invités... En termes platoniciens, les ombres projetées sur la paroi de la caverne nous trompent, mais dire le simulacre à travers l'œuvre de... fiction qu'est *La République*, c'est aller vers la lumière. Mais le ballon rond, alors ? Le football infini est un leurre, mais de *Football infini* ont surgi quelques vérités : où en est à peu près la Roumanie, qui est Corneliu Porumboiu et un peu, aussi, ce qu'est le cinéma. ■

FOOTBALL INFINI FOTBAL INFINIT

Roumanie (2018). 1 h 10. Réal. et scén. : Corneliu Porumboiu.
Image : Tudor Mircea. Son : Alexandru Dragomir, Osman Petrisor.
Mont. : Roxana Szel. Prod. : Marcela Ursu. Dist. fr. : Capricci.
Int. : Laurentiu Ginghina, Corneliu Porumboiu.
Sortie le 6 juin

PREMIERE

Juin 2018

PREMIÈRE ★★★★★

par Eric Vernay

Après son documentaire intimiste sur le foot (Match retour, où son père, ancien arbitre, et lui-même, commentaient un match datant de 1988), Porumboiu attaque cette fois le sujet par le biais d'un portrait subtil et cocasse, où s'imbriquent théorie du sport et parabole politique. Gravement blessé sur un terrain de foot dans sa jeunesse, Laurentiu Ginghina est resté totalement obsédé par l'idée d'en changer les règles. Devenu gratte papier pour le gouvernement roumain, il se compare volontiers aux super-héros. Comme eux, il mène une double-vie ; l'une excitante, l'autre plus grise, servant de couverture à ses exploits : l'élaboration de ces fameuses nouvelles règles, donc, qui portent en elles une volonté de changement, où la non-violence joue un rôle pivot. Une utopie qui peut paraître insignifiante aux yeux d'un novice en ballon rond, voire gentiment délirante pour les plus avertis : le réalisateur de 12h08 à l'est de Bucarest, qui débat en personne avec l'apprenti sorcier, ne se prive d'ailleurs pas d'en pointer les incohérences. Mais au-delà de la question de son applicabilité, elle a le mérite de produire une étincelle de pensée stimulante dans un pays noyé sous la grisaille et toujours plombé par les lourdeurs administratives : témoin de cet immobilisme post-communiste, l'irruption régulière dans le bureau de Ginghina de citoyens lassés par la paperasse, dont une nonagénaire qui attend depuis trente ans que l'Etat lui rende son terrain. Kafka n'est jamais très loin.

SOFILM

Juin 2018

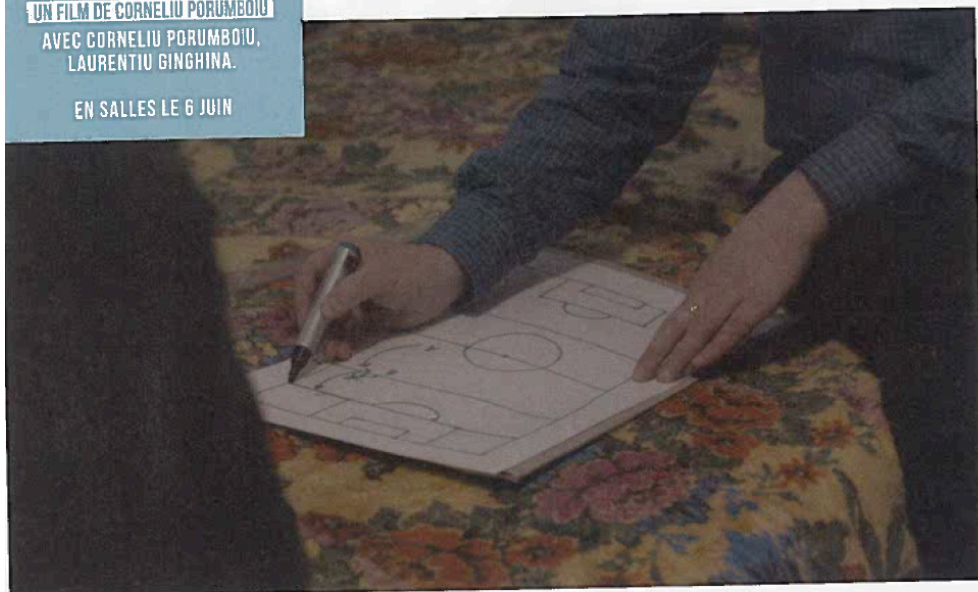
FOOTBALL INFINI

UN FILM DE CORNELIU PORUMBOIU
AVEC CORNELIU PORUMBOIU,
LAURENTIU GINGHINA.

EN SALLES LE 6 JUIN

CAHIER CRITIQUE

Vous êtes dans les starting-blocks pour la Coupe du Monde ? Arrêtez tout. Car Laurentiu Ginghina a des propositions révolutionnaires sur le foot. En filmant ce joueur frustré et théoricien fou, Porumboiu dresse un portrait touchant mais aussi, une lecture étonnante de la Roumanie post-Ceausescu et de l'idée de révolution. Séance de passes courtes avec le cinéaste.



A la fin de l'adolescence, Laurentiu Ginghina se fissure le pied en jouant au foot, victime d'un vilain tackle. Quelques années plus tard, la blessure se réveille alors qu'il porte une charge trop lourde sur son lieu de travail. Cette fois, c'est le tibia qui prend, fragilisé par une mauvaise réparation des os. Ayant raté le dernier bus à la sortie de l'usine, Laurentiu traîne la patte sur six kilomètres, parcourus en trois heures. Trois longues heures en solitaire sur une route de Roumanie, dans le froid à la nuit tombante. L'expérience va marquer le jeune homme et le pousser à rendre le foot moins dangereux. C'est décidé : il va réinventer les règles du sport pour mieux protéger les joueurs. Il a trouvé sa mission dans ce monde.

Porumboiu aurait pu se contenter de suivre la simple trajectoire d'un type perdu dans la campagne roumaine et obsédé par

l'idée de réinventer un sport roi, mais il nous emmène dans une intimité inattendue, candide et touchante. Notamment lorsque Laurentiu évoque avec pudeur ses deux accidents : « Il avait gardé ça pour lui, explique le cinéaste. Moi, je connaissais l'histoire de cette blessure parce que j'étais proche de sa famille. Quand il en a parlé sur le tournage, on sentait qu'il se retournait sur son passé pour la première fois. On a tourné et il a commencé à reproduire sa démarche après s'être blessé. C'était étonnant. Il me montrait avec application comment il boitait et se traînait, et j'ai senti que c'était à la fois enfoui et fondateur pour lui. Avoir parcouru cette route est une étape fondamentale de sa vie. » C'est avec cette distance que le film réussit à mêler la vie privée de son protagoniste et son rapport au football. La force de volonté dont fait preuve Laurentiu dans son application à développer son nouveau sport, on ne peut la comprendre qu'à l'aune de la marche forcée qu'il s'est infligée

avec un tibia fendu. Pourtant, Porumboiu n'a pas été tout de suite convaincu : « La première fois qu'il m'a parlé de foot il y a dix ans, je ne l'ai pas pris au sérieux. Mais j'ai vu son frère quelques années plus tard qui m'a dit qu'il travaillait à nouveau dessus. Ça m'a intrigué. Ce qui m'a impressionné dès le début, c'est la façon dont il a mélangé sa vie à ce travail. Pour moi, c'était plus proche d'une démarche artistique que d'un travail sur le sport. »

SUPERMAN ET LE 11-5

Football infini explore cet aller-retour permanent où chaque étape de la vie de Laurentiu lui sert d'inspiration dans sa philosophie du sport, un mouvement qui devient de plus en plus large, par « la façon dont la grande histoire se mêle à la sienne. Par exemple, son rêve de partir aux États-Unis a été fauché par le 11 septembre. Je pense qu'il s'est réfugié dans ce sport quand il a été confronté à des échecs dans sa vie. Le fait que l'Europe



arrive et que la grande histoire porte un vent de changement dans ce pays, on le retrouve aussi dans sa version du foot. » Car ni Ginghina, ni Porumboiu ne peuvent occulter le souvenir de la révolution roumaine de 1989, dont le film porte aussi la trace. C'est le cas lors d'une scène à la préfecture où travaille Laurentiu. Il reçoit par hasard, lors d'une interview, la visite d'une dame âgée de 92 ans. Elle n'a toujours pas récupéré ses terres depuis 89. L'apparition de ce personnage inattendu est un moment doublement kafkaïen : non seulement cela semble incongru dans le film, mais surtout : comment une femme si vieille peut, après trente ans, continuer à traîner des démarches administratives pour récupérer un lopin de terre ? Suivant ce fil, le surgissement du passé révélera un autre aspect de la personnalité de Laurentiu. Procédurier, il est chargé de transmettre différents documents entre la mairie, la préfecture et d'autres autorités d'État. Comme si les règles le cernaient à la fois dans sa vie professionnelle et privée, du foot, on est passé doucement à des situations propres à la meilleure littérature russe. Porumboiu détaille : « C'est lié à la marginalité. C'est un marginal. Ça donne la sensation d'être avec un personnage de Gogol ou Tchekhov, un homme qui a des rêves qui sont plus épaïs que sa vie réelle. Il est très lucide sur ce sujet. » Tant et si bien que notre héros va même se comparer à... Superman et Spider-Man,

dont les vies sont partagées entre leurs identités secrètes et leurs couvertures. Cela explique mieux le rêve ultime de Laurentiu : rendre le ballon plus libre. Répété comme une devise, cet idéal sportif est souvent chahuté dans le film. Ce qui n'est pas sans rappeler la façon dont les espoirs révolutionnaires ont été rattrapés et détruits par la réalité une fois Ceausescu renversé : « Quand on a ce vent du communisme, que la révolution passe, on a l'impression que tout va changer tout de suite. Je crois que la révolution provoque un entraînement presque religieux. Ça donne de la foi car on a vite accès à quelque chose de très différent. Finalement, on a cette période de reconfiguration depuis trente ans où tout est très lent et fastidieux. On réalise que ça va prendre beaucoup de temps. »

VERS L'INFINI ET AU-DELÀ !

Le dilemme du film est finalement de concilier le geste de Ginghina, assez obsessionnel, à la réalité de la pratique. « En discutant avec lui, je me suis rendu compte que tous les sports avaient évolué par la pratique, théorise Porumboiu. La pratique fait toujours bouger les lignes, un sport n'est pas un concept. À la fin, ce sont les joueurs qui font le sport. Le foot est par lui-même imprévisible, c'est-à-dire très vivant. Il a quelque chose d'insaisissable, les grandes équipes ne sont pas toujours celles qui gagnent. Or Laurentiu

a construit son univers presque comme un enfant, dans une logique très rigide ! Je voulais montrer ça à l'image, que visuellement on se rende compte qu'il y avait un écart entre le fixe et le vivant, entre un cadre géométrique et quelque chose de plus subtil. »

Pour autant, il y a une vraie poésie dans cet entêtement, dans sa manière de persévérer malgré les nombreux obstacles qui se dressent face à lui. C'est sans doute aussi cela qui fait penser à la démarche artistique et à la façon dont un créateur doit lutter pour faire exister son rêve ou son travail, parfois pendant des dizaines d'années. Ce caractère de Ginghina, c'est aussi une certaine flamme qui n'est pas loin non plus de l'histoire de son pays : « Je l'aime beaucoup parce qu'il questionne tout. Pour lui, rien n'est jamais acquis. Il a un esprit de contradiction très fort. C'est une forme de souvenir de l'esprit révolutionnaire. Comme si ce n'était pas fini ! C'est très bien d'avoir des gens qui remettent en question sans avaler tout ce qu'on leur dit sans réfléchir. » Un esprit de révolte toujours présent pour une révolution à jamais en cours ? C'est aussi ça Football infini : l'idée que toute amorce de changement implique la possibilité de ne jamais voir le résultat final, mais juste quelques étapes d'une très longue (voire interminable ?) mutation. »

WILLY ORR

FILMS

FOOTBALL INFINI



ZOOM ZOOM

Depuis la Coupe du monde 1998 en France, la Roumanie ne s'est plus qualifiée pour la phase finale de la compétition. Mais Corneliu Porumboiu a trouvé la meilleure parade : représenter, à chaque édition depuis 2014 (et son film *Match retour*), le football roumain au cinéma.

Victime d'un mauvais geste au cours d'un match de foot, Laurențiu Ginghină s'est vu contraint de tirer un trait sur ses rêves de jeunesse. À la demande de son ami d'enfance (Porumboiu), cet inénarrable poissard se retourne, à 40 ans passés et sans amertume, sur une vie de promesses gâchées et de projets avortés. Sa dernière lubie : modifier les règles du football pour le rendre moins violent, plus fluide, mais surtout moins énergivore, afin d'y jouer le plus longtemps possible sans que cela n'exige d'efforts surhumains. À l'ère du football

statistique, qui dissèque méticuleusement les performances et célèbre la surcompétence des athlètes, *Football infini* dresse le portrait touchant d'un champion de la résilience. Son projet n'est qu'une douce utopie, et le film n'en fait pas mystère. Mais, de même que *Match retour* (le précédent documentaire de Porumboiu, dans lequel il commentait avec son père un derby bucarestois de 1988 arbitré, à l'époque, par ce dernier) s'enivrait du plaisir simple de rejouer le match, *Football infini* révèle ce qui se cache sous les élucubrations tactiques : l'histoire d'un corps stoppé dans son élan qui, plutôt que de s'apitoyer sur son sort, rêve de changer le football pour qu'il ne s'arrête jamais. ● ADRIEN DÉNOUETTE

de Corneliu Porumboiu
Capricci Films (1h10)
Sortie le 6 juin

3 QUESTIONS À CORNELIU PORUMBOIU

D'un point de vue de cinéaste, qu'est-ce qui vous intéresse dans le football ?

Le rapport des règles à la liberté m'a toujours intéressé. En tant que sport, le football met les règles à l'épreuve de la réalité. Il n'y a rien de théorique ou d'intellectuel. La pratique valide ou invalide les règles. Toutefois, *Football infini* n'est pas qu'un film sur le foot.

Est-ce le portrait d'un homme hanté par une idée fixe qui vous inspirait ?

Ce qui m'a décidé à faire ce film, ce ne sont pas les règles de Laurențiu en tant que telles ; c'est le rapport entre son histoire personnelle et les règles qu'il a inventées. J'ai eu un déclic lorsque m'est apparu que Laurențiu était à sa façon un artiste, et son sport, une œuvre d'art.

Est-ce la raison pour laquelle le film va et vient de l'utopie tactique à ses mésaventures personnelles ?

Je n'ai jamais pensé au projet de Laurențiu en termes de réussite ou d'échec. Ce projet, c'est ce qui donne un sens à la vie de Laurențiu. Et même s'il venait à mettre son sport en pratique, il ne cesserait pas pour autant d'inventer de nouvelles règles. À l'infini.

BANDE A PART

Juin 2018

Un avertissement pour commencer : ce film, à la fois humain et technique, ne s'offrira pleinement qu'aux véritables amateurs du ballon rond, qui saisiront toutes les subtilités de son sujet. Car Corneliu Porumboiu s'est en effet attaché à dresser le portrait d'un personnage original, **Laurentiu Ghingina**, qui, depuis des années, se démène en vain pour changer les règles du football et pour faire accepter ces nouvelles règles aux instances supranationales de ce sport. Le réalisateur de ***Policier adjectif*** laisse donc son protagoniste, tableau à l'appui, s'exprimer longuement sur ses inventions, puis le filme dans son travail quotidien, au sein d'une préfecture. Entre l'absurdité de son hobby très prenant et l'inanité de son travail quotidien, le portrait de Laurentiu, en apparence peu flatteur, nous fait un moment craindre un point de vue un peu cynique, voire méprisant, sur ce personnage hors norme. Pourtant, l'attachement de Poromboiu à son sujet se dévoile peu à peu et prend toute son ampleur dans le bouleversant plan final. Évoquant une blessure d'enfance de Laurentiu, et rythmé en voix off par celui-ci, il permet au cinéaste et à son personnage de délivrer une étonnante leçon de philosophie tout en concluant le film de façon très cohérente.

CRITIKAT

Football infini

FOTBAL INFINIT

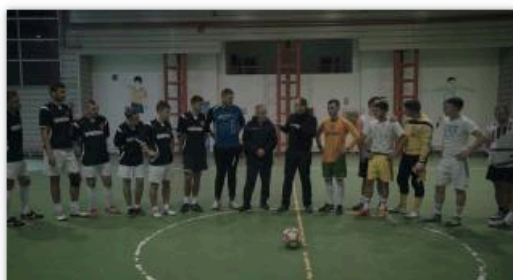
Incapable de se hisser dans le gotha international depuis France 98, la sélection roumaine de football regardera la Coupe du Monde 2018 à la télé. Un crève-cœur pour ses supporters, et plus largement le peuple roumain, chez qui le souvenir des épopées des années 1990 reste vivace (notamment un quart de finale héroïque en 1994). Pour conjurer la déception, Corneliu Porumboiu – cinéaste consacré (*Policier, adjectif, Métabolisme ou quand le soir tombe sur Bucarest, Le Trésor*) et fervent amateur de ballon rond – a trouvé la meilleure parade : chaque année de Coupe du Monde, qualifier le football roumain dans les salles de cinéma. Sorti en juin 2014, son film *Match retour* revenait sur un houleux derby bucarestois arbitré par son père en 1988, la veille de la chute du mur de Berlin dans un climat très crispé (le match voyait s'affronter l'équipe de la police de Bucarest contre celle de l'armée, déportant sur le rectangle vert une rivalité historique et palpable). Commentant la rencontre vingt-cinq ans plus tard en compagnie de son fils, le père rappelait que son rôle de juge l'obligeait alors à la plus grande vigilance, sous peine de voir chaque tacle un peu trop viril provoquer un incident diplomatique, et de réveiller un antagonisme vieux de plusieurs décennies entre les deux corps de métiers les plus influents du régime communiste. Le film-match se soldait par un 0-0 synonyme de statu quo, mais surtout de moindre mal. Ainsi vont les films de Porumboiu sur le foot, mêlant les destins individuels aux odyssées collectives, et soumettant l'ordre du spectacle aux aléas de l'Histoire (son premier film, *12h08 à l'est de Bucarest*, plaçait déjà un présentateur TV au beau milieu d'une avalanche de catastrophes en direct, à l'instar de cet arbitre-pompier chargé d'éteindre tous les incendies afin que la situation ne vire pas au massacre en *prime time*).

réalisé par **Corneliu Porumboiu**

Quatre ans plus tard, suivant un illustre inconnu résolu à changer les règles du soccer, *Football infini* complète idéalement *Match retour*, dans le cadre unique duquel s'entassaient vingt-deux footballeurs à couteaux tirés, un arbitre sous pression et beaucoup d'Histoire, mais aucun personnage – si ce n'est celui, dissocié, du patriarche, à la fois homme en noir et voix *off*, marionnette et ventriloque simultanément. Cette fois-ci, Porumboiu rend la parole à son protagoniste, en l'occurrence Laurentiu, modeste employé administratif jadis promis au sport de haut niveau avant qu'une blessure, provoquée lors d'un match de foot, ne le fasse boiter à vie. Essentiellement constitué des témoignages effarants du malchanceux, le film tire le portrait d'un homme stoppé dans son élan mais dont l'esprit et la parole continuent de galoper, jouant sur le terrain de la théorie un match existentiel dont il ne s'avoue pas vaincu. Et si Porumboiu donne tant de place au récit de ses mésaventures, c'est parce que les élucubrations tactiques de Laurentiu ne font sens qu'à la lumière de son destin tué dans l'œuf. De fait, toutes ses nouvelles règles (arrondir les angles du terrain pour éviter qu'un joueur ne se fasse piéger par les adversaires – comme lui dans sa jeunesse, le jour de son accident –, diviser la surface en trois parties imperméables pour réduire les efforts ou rallonger la durée de jeu) ne concourent qu'à expurger le foot de sa violence et de ses difficultés physiques – autrement dit : à imaginer un football alternatif à la portée de tous, sans distinction d'âge, de sexe et « Laurentiu-compatible ». Après *Match retour*, joli prétexte au plaisir enfantin de « refaire le match », *Football infini* s'écarte ainsi des grandes heures de l'Histoire pour trouver sa poésie (ainsi que son beau titre) au cœur d'une idée fixe. Celle d'un invalide de quarante ans dont les systèmes complexes ne sont qu'un trompe-l'œil, dissimulant un rêve commun à tous les petits garçons de la planète : qu'au mépris de toute fatigue, blessure, handicap ou tombée du jour, la partie ne prenne jamais fin.

IL ETAIT UNE FOIS LE CINEMA

— Football infini —



Un film de Corneliu Porumboiu

Le grand réalisateur roumain nous avait habitués à des chefs-d'œuvre. Son dernier film nous dérange à plus d'un titre.

Article de Jean-Max Méjean ★☆☆☆☆

[Facebook](#) [Tweet](#) [Google +](#)

Attention ceci n'est pas un film sur le football

Trois ans après son magnifique *Le Trésor*, programmé dans la section *Un certain regard* à Cannes en 2015, Corneliu Porumboiu, qui occupe une place primordiale dans le très spécial cinéma roumain, revient avec un documentaire déconcertant qui ne parle pas que de football. Déconcertant en effet car c'est bien le genre de film qui vous laisse à la fois un souvenir quasi-inoubliable mais qui, en même temps, vous ennueie profondément et vous fait douter de votre intelligence. En fait, ce documentaire assez court d'une heure et dix minutes se divise en trois parties si l'on veut bien, et qui posent bien sûr des questions au spectateur s'il ne s'est ni enfui, ni endormi. La plus importante est l'entretien que Corneliu Porumboiu a obtenu avec l'un de ses amis, haut fonctionnaire à la Préfecture du chef-lieu de Vaslui où il demeure en Roumanie et qui devient, nuitamment, un penseur inquiet qui tente de modifier les règles du football pour le rendre infini et permettre à la Roumanie de laisser son nom dans l'histoire du sport. Cela aurait pu être une idée de génie, ou en tout cas une idée drôle, si le film était traité d'une manière différente. Pourtant le haut fonctionnaire, Laurentiu Ginghină, est plutôt sympathique pour quelqu'un qui occupe une position si rébarbative. D'ailleurs, dans une deuxième partie du film qui ne parle pas de football, Corneliu Porumboiu a bien pris soin de nous le montrer sous son meilleur jour, en train de rassurer et de s'inquiéter pour une vieille dame venue à la Préfecture tenter de résoudre un sombre problème de cadastre qui traîne depuis la fin des Ceaurescu. On voit donc notre footballologue prendre la peine d'appeler divers services qui, bien entendu, ne répondent pas pour finalement donner l'assurance à la vieille dame qui partira (presque) satisfaite sur ses trois pattes. Mise en scène de documenteur, ou réalité idyllique ? Ça nous donnerait presque envie de partir vivre en Roumanie ! Enfin, la troisième partie du film, et qui donne l'impression d'un film inachevé ou fait de bric et de broc, c'est celle où le réalisateur filme un long travelling, très lent, censé être filmé à l'intérieur de la voiture, où l'on entend la voix-off du principal protagoniste qui évoque la philosophie platonicienne.



Football infini

FOTBAL INFINIT

Incapable de se hisser dans le gotha international depuis France 98, la sélection roumaine de football regardera la Coupe du Monde 2018 à la télé. Un crève-cœur pour ses supporters, et plus largement le peuple roumain, chez qui le souvenir des épopées des années 1990 reste vivace (notamment un quart de finale héroïque en 1994). Pour conjurer la déception, Corneliu Porumboiu – cinéaste consacré (*Policier, adjectif, Métabolisme ou quand le soir tombe sur Bucarest, Le Trésor*) et fervent amateur de ballon rond – a trouvé la meilleure parade : chaque année de Coupe du Monde, qualifier le football roumain dans les salles de cinéma. Sorti en juin 2014, son film *Match retour* revenait sur un houleux derby bucarestois arbitré par son père en 1988, la veille de la chute du mur de Berlin dans un climat très crispé (le match voyait s'affronter l'équipe de la police de Bucarest contre celle de l'armée, déportant sur le rectangle vert une rivalité historique et palpable). Commentant la rencontre vingt-cinq ans plus tard en compagnie de son fils, le père rappelait que son rôle de juge l'obligeait alors à la plus grande vigilance, sous peine de voir chaque tacle un peu trop viril provoquer un incident diplomatique, et de réveiller un antagonisme vieux de plusieurs décennies entre les deux corps de métiers les plus influents du régime communiste. Le film-match se soldait par un 0-0 synonyme de statu quo, mais surtout de moindre mal. Ainsi vont les films de Porumboiu sur le foot, mêlant les destins individuels aux odyssées collectives, et soumettant l'ordre du spectacle aux aléas de l'Histoire (son premier film, *12h08 à l'est de Bucarest*, plaçait déjà un présentateur TV au beau milieu d'une avalanche de catastrophes en direct, à l'instar de cet arbitre-pompier chargé d'éteindre tous les incendies afin que la situation ne vire pas au massacre en *prime time*).

réalisé par **Corneliu Porumboiu**

LET'S MOTIV

FOOTBALL INFINI

NOUVELLES RÈGLES

juin 1, 2018



Victime à l'adolescence d'un tackle sévère, Laurentiu Ginghina s'est donné une mission : réformer le football. Soucieux d'offrir au sport le plus populaire du monde une fluidité nouvelle, ce petit fonctionnaire roumain arrondit les coins et subdivise le terrain. Son postulat est simple : la balle importe plus que les joueurs, et celle-ci ne doit

cesser de circuler. S'il faut néanmoins attendre une grosse mi-temps pour voir un ballon enfin rouler, c'est que *Football infini* est d'abord le lieu d'une recherche politique. C'est un autre type de rapports que Ginghina essaie de développer, à rebours de l'individualisme et de la confrontation. Ce doux rêveur rappelle l'essentiel : par-delà la compétition, chaque sport formule sur son terrain propre une certaine idée de l'existence.

CHACUN CHERCHE SON FILM

Critique de la rédaction



Laurentiu Gighina vit à Vaslui, une petite commune de Roumanie. Adolescent, il est victime d'un accident lors d'un match de football qui lui laisse des séquelles aux pieds. Mais de ce mauvais souvenir il tire un grand projet : révolutionner les règles du football. En effet, cet accident n'est pas, selon lui, dû au joueur adverse qui lui assena un tackle scélérat, ni à lui-même, mais aux règles de jeu. Ainsi, dans son coin, et ce depuis quinze ans, Laurentiu Gighina travaille le plus sérieusement du monde à l'élaboration de nouvelles règles qui permettraient un « meilleur football ».

Pas besoin d'être féru de ballon rond pour apprécier ces 70 minutes en compagnie de Laurentiu, ce curieux personnage auquel le réalisateur roumain Corneliu Porumboiu a décidé de consacrer son documentaire. Lui-même originaire de Vaslui, il était déjà retourné sur ce lieu fondateur pour *12h08 à l'Est de Bucarest*, Caméra d'Or à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes en 2006.

Corneliu Porumboiu retrouve donc l'auteur de ce projet un peu fou, qui n'est autre que le frère de son ami d'enfance. Les deux hommes se connaissent déjà, mais c'est avec une grande pudeur que le cinéaste approche son sujet. Il le rejoint régulièrement dans le champ, où il écoute attentivement Laurentiu exposer ses propositions de remaniement du jeu : un terrain hexagonal, des équipes divisées en sous-équipes, l'abolition du hors-jeu... Derrière le projet de Laurentiu aux allures un peu dérisoires se cache le véritable enjeu du film, celui d'exposer une philosophie en acte, une manière de contrer l'adversité et l'imprévu par la persévérance. Vouloir changer les règles d'un sport mondialement pratiqué pour réparer ses blessures d'enfance, ce n'est rien de moins que faire la peau à la fatalité.

Employé de municipalité le jour et expert football la nuit, Laurentiu se compare au journaliste Superman ou au livreur de pizza Spider-man qui, dans l'ombre, sauvent le monde. C'est là qu'irradie toute la beauté à la fois de l'homme, exemplaire par son civisme, qui aide les habitants de Vaslui à résoudre leurs difficultés du quotidien, et du personnage, héros d'un conte philosophique utopique.

S.D.

Publié le 24/05/2018

LES FICHES CINEMA

Football infini ***

Après le très beau *Match retour* (2014), Corneliu Porumboiu consacre un nouveau documentaire au football, dont son (anti-)héros entreprend de remanier les règles. Le film confirme l'approche à part, minimaliste et facétieuse tout à la fois, de son auteur.

T.F.